

Cologne le 26<sup>me</sup> Avril. 1805.

Il y a déjà plus d'un mois que je suis chez moi, après avoir passé bien malgré moi une grande partie de l'hiver à Paris. A mon retour il m'a fallu écrire tant de lettres indifférentes et ennuyeuses que j'étois aussi indigne de vous remercier de la vôtre que dans mon triste exil de Paris; mauvais lieu, d'où j'étois décidé de ne plus vous écrire. — Vous ne sauriez vous imaginer combien elle m'a fait de plaisir cette lettre ou pour dire plus vrai comme elle m'a fait du bien; elle est bien aimable — mais pour vous le dire, il faudroit vous voir et vous parler. — Vous vous plaignez de <sup>trouver</sup> trop François les Italiens — Comme vous voyagez bien vite et ne voyez qu'une classe de la société, cela ne peut pas être autrement; dans tous les pays ce qui paroît à la surface au premier abord est un peu François. L'Allemagne même vous a fait une impression semblable; <sup>repente</sup> mais il y a bien de souterrain dans ce pays dont vous ne vous doutez pas encore, des mondes entiers inconnus qui votre genre n'a pas daigné appercevoir dans son premier vol rapide. — Pour moi j'éprouve une impression tout-à-fait contraire; je ne puis pas